

Apparence d'errance

Des pavés en béton mal alignés résonne encore l'écho sec des talons du passant. La rue est en légère descente ou montée, selon le sens où elle est arpentée. Dehors, deux tables, coincées entre de lourdes vitres qui les protègent du vent, allèchent le badaud. Quelques consommateurs provoquent le piéton par leur indifférence, leur originalité. Les yeux hagards, le regard en quête d'un horizon se bornant à leur bière, à la tête du voisin, ils n'invitent pas spécialement à entrer dans ce lieu. Et cependant, et pourtant!

La façade porte l'insigne du parcours d'artistes annuel. Mémoire d'enfance, no man's land interdit à l'incroyant, l'entrée est colorée et invite à la découverte de ce subtil territoire. La porte franchie, l'atmosphère est confinée dans son absence d'être, sa présence cauchemardesque.

A gauche, un black laisse couler son annulaire ganté de métal le long du manche d'une guitare électrique Gibson, ancien modèle. Ponctuellement, une note sort de l'instrument et remplit la petite salle carrée ornée de peintures qui ramènent le visiteur en une autre époque.

Mai 68, il est interdit d'interdire, la liberté ultime des visionnaires de l'esprit. En face du guitariste, un métissé aux généreux rastas, statue immobile devant un synthétiseur de la dernière génération. Les sons glacent le sang, les couleurs des « toiles » obturent ce qui reste d'ouvert dans l'esprit de la critique.

Les petites peintures, finalisées par un drapeau japonais stylisé qui rappelle *Pearl Harbor*, trônant au dessus de l'unique porte, appellent à découvrir la seconde pièce. Près de ce nouveau passage vers l'interdit, calée dans un fauteuil de coin, une jeune fille, le regard perdu, vague à l'âme, nage dans un très mauvais trip. Ses chaussettes aux rayures horizontales blanches et noires la colorent de leur absurdité vitale. Son corps est autre part, nulle part, son esprit la suit probablement en ces contrées hostiles de découvertes subliminales.

La seconde pièce interroge. Lumière tamisée, un bar donne le change à quelques personnes dont, au moins une d'entre elles, vient d'allumer une cigarette qui fait rire. Son sourire généreux invite à la pénétration du cauchemar.

Sur la gauche, deux hommes affalés sur des chaises qui n'en n'ont que le nom. En commun avec la jeune fille, le regard perdu dans l'immensité du désert de l'herbe, dans le décor d'une vie devenue incertaine. Le barman officie pudiquement entre deux volutes de fumée âcre à la senteur inimitable, réelle, celle qui fera fuir et vomir l'intrus du pays de nulle part.

Maladroitement accrochée à la cimaise du mur de droite, une toile géante fait plonger dans un mauvais remake de « Apocalypse now ». La musique des « Doors » surmonte péniblement cet ensemble coloré qui attire et repousse en une cadence parfaitement synchronisée, en rythme avec la fumée, au rythme de l'herbe de la petite nausée, au rythme d'un esprit perdu dans le nirvana de l'inconscient, seulement troublés par la visite impromptue de citoyens lambdas qui cherchent à partir.

On ne quitte pas le territoire des ombres, l'espace du néant. Les notes du guitariste et les sons électroniques remettent immédiatement en place le civil qui n'aurait pas compris qu'il entrait, ici, dans un territoire qui ne lui appartient pas, qui n'est fait de personne mais de tout le monde, où l'irréel de la petite fumée côtoie le rêve du non initié trouvant, en ces lieux, une porte de sortie dans l'errance de son âme.

Le dialogue n'existe pas. Seul le voyage intérieur, accompagné par la musique fragmentée et destructrice de ces modernes troubadours, invite à la découverte de ces murs tapissés de mal-être, de pensées nauséuses d'anciens militants soixante-huitards attardés, baba cool n'ayant plus aucune place dans la société pervertie qu'ils ont tant combattue en leur temps.

Quelque part, perdu dans la masse, un portrait du « Che » tente vainement de s'extraire de ce contexte vomitif où personne n'a plus rien à perdre, imaginaire du néant, réalité de l'instant passé.

Comme la rue est belle, sous son ciel, nuageux mais libre de toute contrainte.

Denis